



Eglise Saint-Géry, chapelles latérales



Chevet

L'ÉGLISE SAINT-GÉRY 2

La dédicace d'églises à saint Géry est courante en Belgique et dans le nord de la France. Il est vrai qu'il était évêque de Cambrai à la fin du 6^{ème} siècle. Évangéliste zélé, **saint Géry** (vers 550-626) est invoqué pour la libération des prisonniers et, par extension, des victimes du démon ou de personnes mal intentionnées, la guérison des lépreux et les maladies de la peau.

Dans son aspect actuel, l'église paroissiale Saint-Géry est le résultat d'une transformation et d'un agrandissement au 16^{ème} siècle d'un édifice romano-ogival beaucoup plus ancien, construit sur un promontoire, à l'intérieur de la forteresse du comte de Hainaut. On trouve d'ailleurs, dans le jardin de l'étude notariale toute proche, des vestiges du donjon sur lequel s'appuyaient les remparts. De la construction originelle, il reste les parties hautes de la nef, y compris la charpente en berceau, ainsi que des vestiges de murs et d'arcades en schiste local. L'église remaniée a acquis une belle homogénéité grâce à plusieurs campagnes de restauration pendant lesquelles les parements ont été renouvelés et les fausses voûtes intérieures, un temps à la mode (1727), supprimées.

Pour l'agrandir, les bâtisseurs ont démolì l'ancien clocher et désaffecté le cimetière qui entourait l'église pour en faire un square, bordé par le jardin du presbytère auquel on accède par un portail cintré. Ils ont ensuite accolé à l'ancien vaisseau un chœur surmonté d'une voûte à croisée d'ogives et terminé par un chevet pentagonal à contreforts, ajouté les chapelles latérales à pignons en agrandissant la nef et construit une tour devant elle.

Avec sa silhouette de donjon carré, ses tourelles d'angle et sa courte toiture pyramidale à clocheton, le **clocher** en petit granit d'Ecaussinnes présente plus d'une analogie avec la collégiale Saint-Vincent de Soignies (pp. 48-56). Placé hors d'œuvre mais ouvert sur la nef par une profonde arcade en tiers-point, il est percé d'une porte axiale en plein cintre, surmonté d'un tympan plein sur un épais linteau sculpté du rachat des fautes par la Passion: le Christ, portant croix et étendard, terrasse le démon et tend la main à Adam et Eve. A son achèvement, en 1614, il était coiffé d'une

flèche élancée, remplacée, suite à un incendie provoqué par la foudre (1677), par une courte toiture qui lui donne un air beaucoup plus trapu, malgré ses 40 mètres de hauteur. Il abrite un carillon de 47 cloches dont trois grosses baptisées: Maxellende, Prospérine et Dindin.

En entrant dans l'édifice, on est saisi par la chaleur d'une musique douce, la lumière diffuse des vitraux et l'odeur d'encaustique dégagée par l'entretien minutieux prodigué aux meubles par le sacristain. Voilà un intérieur qui a curieusement échappé à la modernisation de la liturgie dans la foulée du concile Vatican II.

Pour l'élargir au maximum, les murs de la **nef centrale** ont été largement percés par des arcs brisés reposant sur des colonnes à socles octogonaux. Comme la tour carrée, les chapelles transversales à pignons sont caractéristiques du gothique régional, aussi bien brabançon qu'hainuyer. La dernière, un peu plus spacieuse, fait office de faux transept.

Séparant le chœur de la nef, le **jubé en marbre** et pierre bleue (1592) est toujours en place. Le paradoxe veut qu'il ait été placé là par la communauté d'oratoriens chargée de répandre la Contre-Réforme. Cette séparation stricte entre le chœur et les fidèles avait pourtant été remise en cause par le concile de Trente. Ses trois arcades surbaissées reposent sur des colonnes à chapiteaux ioniques, surmontées, comme les clés, de statues en albâtre figurant les vertus et des anges ailés.

Les croisées d'ogives du **chœur** reposent sur des culs-de-lampe ornés où l'on reconnaît facilement les symboles ailés des quatre évangélistes, tirés de la vision d'Ezéchiel reprises dans l'Apocalypse: le lion de Marc qui commence son récit par la voix qui crie dans le désert; le taureau, animal sacrificiel, pour Luc qui évoque le sacrifice offert par Zacharie au temple de Jérusalem; l'aigle de Jean qui atteint les sommets de la doctrine chrétienne; l'homme pour Matthieu qui entame son évangile par la généalogie de Jésus. Sur les vitraux de l'abside figurent les personnalités emblématiques de la localité: sainte Waudru et sa cousine sainte Aye, saint Géry mais aussi saint Christophe dont l'église se targue de posséder des reliques depuis le 14^{ème} siècle. Le saint patron des voyageurs et des pèlerins dispose de sa propre chapelle et, surtout, d'une impressionnante statue (15^{ème} siècle) en chêne massif polychrome de 5 mètres de haut: solidement appuyé sur son bâton de pèlerin, il tient sur ses épaules le Christ qui bénit de la main droite et tient le monde de la gauche. Si le **maître-autel** (1577) de style renaissance est couronné d'une tourelle eucharistique, c'est pour souligner, à l'adresse des fidèles qui en douteraient, l'importance de l'eucharistie et la présence réelle du Christ qu'elle célèbre. Le vaste retable en pierre est l'œuvre de Jean Mone, un sculpteur habile qui a également montré toute l'étendue de son talent à la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles et à la basilique Saint-Martin de Halle.

Nef centrale



Chaire et jubé



Saint Christophe

